



Thomas Snégaroff
**Little Rock,
1957**

L'histoire des neuf lycéens
noirs qui ont bouleversé
l'Amérique

Tallandier

Little Rock, 1957

Du même auteur

L'Amérique dans la peau. Quand le président fait corps avec la nation, Paris, Armand Colin, 2012.

Les États-Unis pour les nuls (avec François Durpaire), Paris, First, 2012.

Kennedy. Une vie en clair-obscur, Paris, Armand Colin, 2013.

Bill et Hillary Clinton. Le mariage de l'amour et du pouvoir, Paris, Tallandier, 2014 ; coll. « Texto », 2016.

Le Fin mot de l'histoire, Paris, Tallandier/France Info, 2015.

Je suis ton père. La saga Star Wars, l'Amérique et ses démons, Paris, Éditions Naïve, 2015 ; Armand Colin, 2018.

Géopolitique des États-Unis (avec Alexandre Andorra), Paris, PUF, 2016.

Thomas Snégaroff

Little Rock, 1957

L'histoire des neuf lycéens noirs
qui ont bouleversé l'Amérique

Tallandier

Cartographie : © Éditions Tallandier /
Légendes cartographie, 2018

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2393-2

Ouverture

Little Rock,
mercredi 4 septembre 1957

À peine éveillée, Elizabeth repassa une dernière fois la jupe qu'elle avait mis des semaines à confectionner avec sa sœur Anna, d'un an son aînée. Le coton blanc immaculé était d'une incroyable douceur. Les deux sœurs avaient longuement hésité avant de choisir, pour orner l'ourlet, une large bande vichy bleu marine et blanc. Les doigts d'Elizabeth tremblaient légèrement en fermant le dernier bouton du chemisier blanc qu'elle avait cousu elle-même. Elle aperçut sa silhouette qui se reflétait dans la vitre et fut satisfaite : la jupe tombait comme une cloche sous son corsage. Elle enfila des socquettes blanches et chaussa ses mocassins.

Ce matin-là, Elizabeth savait qu'elle allait entrer dans l'histoire en devenant, avec ses huit camarades, la première Noire à intégrer le prestigieux lycée public

de la ville, jusqu'à présent réservé aux Blancs. Quand Central High School avait été inauguré trente ans plus tôt, cet édifice majestueux de style gothique avait été considéré comme le plus beau lycée de tout le pays. Il avait fait la fierté d'une ville, Little Rock, et d'un État, l'Arkansas, frappé cette année-là par les crues du Mississippi et par un immonde lynchage. Ce lycée devait « aider Little Rock à devenir célèbre », comme l'indiquaient les publicités qui s'étaient dans les journaux de l'époque.

La jeune lycéenne de quinze ans venait de finir de s'habiller quand elle entendit les informations locales diffusées par la télévision que son petit frère Oscar avait allumée. Une foule importante s'était massée devant le lycée pour empêcher l'entrée des « nègres ». Depuis la cuisine, Birdie Eckford, la mère d'Elizabeth, hurla qu'on éteigne le poste. Dans l'étroit salon qu'il arpentait de long en large, Oscar Jr., son époux, grommelait. Pourquoi avait-il accepté que sa fille s'inscrive dans ce lycée pour Blancs ? Debout dans l'entrée, Elizabeth et Anna étaient prêtes. Mais avant qu'elles ne partent, Birdie sortit de la cuisine en s'essuyant les mains sur son tablier fleuri. Elle poussa gentiment ses deux filles dans le salon, où se trouvaient déjà leurs deux petits frères, Oscar et Bolden. Toute la famille se trouva réunie. Tous les six, serrés les uns contre les autres, les mains jointes, ils récitèrent quelques versets du psaume 27 que Birdie avait choisis pour la circonstance :

OUVERTURE

L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurais-je peur ? L'Éternel est le soutien de ma vie : qui devrais-je redouter ?

Quand des méchants s'avancent contre moi pour faire de moi leur proie, ce sont eux, mes persécuteurs et mes ennemis, qui trébuchent et tombent. Si une armée prend position contre moi, mon cœur n'éprouve aucune crainte. Si une guerre s'élève contre moi, je reste malgré cela plein de confiance.

Cette prière, dite en famille, n'avait pas encore l'âpreté du réel.

Les aiguilles de l'horloge du salon affichaient sept heures et demie. Elizabeth se saisit d'un cahier vert et quitta la douceur domestique avec Anna.

Depuis son fauteuil, Oscar regarda par la fenêtre les deux frêles silhouettes s'éloigner. Il soupira : comment avait-il pu, en plus, promettre de ne pas accompagner sa fille en ce matin de rentrée ? La veille, le superintendant Virgil Blossom, chargé de l'enseignement public à Little Rock, avait réuni les parents des adolescents noirs sélectionnés pour intégrer Central High. Il leur avait fermement demandé de ne pas escorter leurs enfants : « En cas de violences, il sera plus facile de protéger les enfants si les adultes ne sont pas là¹. » Mais les parents étaient inquiets. Ils avaient vu à la télévision

le gouverneur de l'Arkansas, Orval Faubus. Dans son éternel costume noir, le visage fatigué mais le ton résolument offensif, le gouverneur avait électrisé tous ses auditeurs. Il avait commencé son discours en vantant le libéralisme et le progressisme de son État, insisté sur les débuts réussis de la déségrégation scolaire dans plusieurs établissements, puis précisé : « Nous sommes en face d'un problème bien différent, l'intégration forcée des écoles publiques de Little Rock qui rencontre une très forte opposition de la part de la population. » Bref, en tant que gouverneur, responsable de la paix civique, il était de son devoir de dissuader les dix élèves noirs de faire leur rentrée à Central High : « La conclusion, inévitable, est que les écoles du comté de Pulaski doivent pour l'heure fonctionner comme elles fonctionnaient par le passé. »

Les adultes sortirent d'autant moins rassurés de cette réunion avec le superintendant que le matin même avait eu lieu une manifestation devant le lycée pour protester contre l'entrée de leurs enfants au lycée blanc de Little Rock. Quelques dizaines de personnes s'étaient rassemblées, bien décidées à ne pas laisser des élèves noirs intégrer le lycée. La Garde nationale avait déployé pas moins de deux cent cinquante policiers pour maintenir le calme. Mais la loi était la loi et les élèves noirs, dûment inscrits à Central High, avaient bien l'intention de faire valoir leur droit. De leur côté, les parents promirent de rester chez eux.

OUVERTURE

Birdie retourna à la cuisine où elle acheva de laver la vaisselle. Elle se répétait en boucle cette phrase qu'avait prononcée le gouverneur Faubus à la télévision : si les élèves noirs se présentaient à la porte de l'établissement, « le sang allait couler dans les rues ». Plus que comme un avertissement, ces mots sonnaient comme une menace. Personne n'était dupe. Faubus ne voulait pas les protéger. Il souhaitait, pour des raisons électoralistes, retarder l'intégration scolaire.

Le soleil tapait déjà fort, si bien que les deux sœurs mirent leurs lunettes de soleil en se dirigeant vers l'arrêt de bus. Leurs chaussures étaient poussiéreuses. Dans tous les quartiers noirs de la ville, les trottoirs n'étaient pas bitumés. Tout au juste les recouvrait-on d'une couche superficielle de gravier propre quelques jours avant les élections municipales. Mais bien vite, les rues retrouvaient leur triste allure.

Une fois les deux sœurs arrivées à l'arrêt de bus, Anna suivit son propre chemin. Elizabeth grimpa seule dans le bus de la ville et s'installa sur un siège confortable, juste derrière le conducteur. Depuis quelques mois, les Noirs pouvaient s'asseoir où bon leur semblait. Rapidement, le bus quitta les quartiers noirs, avec ses maisons basses à bardeaux de bois et ses rues poudreuses, et traversa les quartiers blancs populaires où les maisons n'étaient guère plus confortables, mais où les rues étaient goudronnées. Le trajet était court, déjà le lycée approchait, et avec lui les

premières craintes d'Elizabeth. Elle avait pourtant souvent imaginé le déroulement de sa première journée d'élève dans le magnifique lycée. Elle se voyait, foulant les belles pelouses qui entouraient le bâtiment, passant devant le bassin, puis gravissant lentement les marches du majestueux perron à double escalier. Mais son rêve s'arrêtait là, devant le triple portail qui lui restait absolument et légalement fermé et qui, aujourd'hui, allait s'ouvrir devant elle.

Elle descendit rue Dennison, prit la Treizième rue sur sa gauche pour se retrouver sur Park Street. Elle passa devant une station essence où s'affichait en lettres noires « Magnolia », le nom de l'une des innombrables filiales régionales du géant pétrolier Mobil. Des journalistes s'y pressaient déjà, car on y trouvait le seul téléphone public du quartier. Le lycée était en vue. Mais le regard d'Elizabeth se porta sur un nombre anormalement élevé de voitures garées dans la rue. Certaines stationnaient sur les trottoirs, et ce fouillis de véhicules débordait jusque sur les pelouses du lycée. À mesure qu'elle progressait, la jeune fille entendit, d'abord étouffé, puis de plus en plus clairement, le brouhaha d'une foule. Elizabeth serra plus fort contre elle son cahier vert, réprima la nausée qui s'était emparée d'elle et l'envie de s'enfuir à toutes jambes.

Elizabeth était seule. Bien qu'elle ne vît aucun de ses camarades, la jeune fille continua de marcher en direction du lycée. Elle n'apprendrait que quelques

OUVERTURE

heures plus tard qu'on avait oublié de la prévenir d'un changement de plan décidé la nuit précédente. Les laisser seuls était une folie. Un groupe de pasteurs noirs et blancs devait accompagner les élèves noirs jusqu'aux portes de Central High. Tel était le plan. Mais les parents d'Elizabeth n'avaient pas le téléphone. C'est donc seule qu'elle allait devoir affronter la foule.

Au loin, des soldats, et garés sur les trottoirs, des jeeps de l'armée et des half-tracks, des autochenilles blindées, qui avaient sans doute été utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale. Les voitures des journalistes étaient nombreuses. Elizabeth reconnut les chaînes de télévision nationales et locales qu'elle regardait chez elle, notamment KATV, que tout le monde appelait « la sept ».

Perché sur le toit de sa voiture, Benjamin Fine, spécialiste d'éducation pour *The New York Times*, était sur place depuis l'aube. L'homme était une pointure. En 1944, il avait obtenu le prestigieux prix Pulitzer pour une série de reportages « exceptionnels » sur le système scolaire américain. Y pointait déjà la critique virulente d'un système profondément inégalitaire. En 1957, Fine avait cinquante-deux ans et son costume noir agrémenté d'un nœud papillon tranchait avec l'ambiance de la rue. Il ne faisait aucun doute que l'homme n'était pas de Little Rock. Son petit carnet

qu'il ne cessait de remplir avec fièvre complétait le portrait du parfait reporter des années 1950.

Il avait vu les manifestants arriver les uns après les autres, d'abord en ordre dispersé, puis par grappes, à mesure que l'heure du début des cours approchait. Quelques drapeaux des États confédérés d'Amérique avaient été déployés et on entendait *Dixie*, l'hymne officieux, joué à la trompette ou au cornet à pistons. C'est qu'ici, dans la capitale de l'Arkansas, la guerre de Sécession ne s'était pas achevée par la capitulation du général Lee à Appomattox en Virginie, le 9 avril 1865. Près d'un siècle plus tard, le combat pour la spécificité du Sud et contre l'emprise idéologique du Nord se poursuivait. Et en ce matin de septembre, l'ennemi prenait la forme d'une frêle jeune fille qui s'approchait, de plus en plus craintive, d'une foule qui ne l'avait pas encore aperçue.

Soudain, un cri déchira l'épaisseur de l'air : « Ils arrivent ! »

Chapitre 1

La force du droit

Tout avait commencé en 1903, à près de huit cents kilomètres de Little Rock, dans la petite ville de Topeka, Kansas, quand William Reynold, un homme noir, avait tenté d'inscrire son fils dans une école réservée aux Blancs. Sa demande avait été immédiatement et évidemment rejetée par les institutions scolaires locales. Reynold avait porté l'affaire devant la Cour suprême du Kansas qui n'avait mis que quelques minutes à statuer sur le dossier, renvoyant la famille à la décision de 1896, *Plessy vs. Ferguson*, laquelle avait posé le principe du « *separate but equal* », la justification légale de la ségrégation raciale. Selon ce principe, l'égalité entre les citoyens n'était pas rompue, même s'ils vivaient dans des univers séparés.

Il faudrait prendre son mal en patience, attendre qu'une famille ait le courage de refuser l'hypocrisie d'une égalité de papier.

Pour que Lisa n'ait plus jamais froid

Cette famille se trouvait également à Topeka, mais près d'un demi-siècle plus tard. Oliver et Leola Brown avaient décidé eux aussi d'inscrire leur fille de neuf ans, Lisa, à l'école Sumner, où tous les élèves étaient blancs. Il ne s'agissait pas d'un choix politique pour les Brown. Leur petite fille devait traverser tous les jours les voies de la gare de triage et parcourir à pied un kilomètre pour atteindre l'arrêt de bus¹. Là, elle devait attendre parfois plus d'une demi-heure, souvent sous la pluie, parfois sous la neige, le bus qui la conduisait à l'école noire de Monroe. Il arrivait que Lisa eût si froid qu'elle pleurait sur le chemin de l'école.

Un matin de l'hiver 1949, Oliver Brown vit sa petite fille revenir frigorifiée à la maison. Elle avait marché jusqu'à la gare de triage mais n'avait pas eu la force de poursuivre jusqu'à l'arrêt de bus. Tout son corps tremblait. Et Lisa pleurait. Surtout parce qu'elle s'inquiétait de rater une journée d'école. Le révérend Oliver Brown était d'un naturel calme. Mais la vision de sa fille si fragile, si petite, les lèvres bleutées, le mit dans une rage folle. Il prit Lisa par la main et fonça à l'école blanche de Sumner, à quelques centaines de mètres de chez eux².

Il pénétra dans le bureau du directeur, bien décidé à inscrire sa fille pour l'année scolaire qui venait de

commencer. Restée sagement devant la porte, Lisa entendait son père crier. Le directeur disait entendre la colère d'Oliver Brown, mais il lui demandait de le comprendre à son tour. Il n'y avait rien à faire : cette école était réservée aux élèves blancs. Sur le chemin du retour, son père la tenait toujours par la main. Ce n'était pas qu'il la serrait plus fort, mais différemment. Il ne la regardait pas, ne lui parlait pas. Mais confusément, la petite fille sentit que les choses allaient changer.

À la maison, pour la première fois, ses parents lui expliquèrent que parce qu'elle était noire, elle ne pouvait pas aller dans cette école. C'était injuste, mais c'était ainsi. Lisa ne comprit pas pourquoi elle pouvait jouer avec ses voisins blancs mais n'avait pas le droit d'aller dans leur école. Au fond, ses parents non plus³. La fatalité avait cependant laissé la place à la détermination de changer vraiment les choses.

Depuis une dizaine d'années, l'action de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) devant les tribunaux avait permis de s'attaquer à la ségrégation légale dans le Sud, dans les transports inter-États ou dans l'enseignement supérieur. L'armée elle-même avait aboli la ségrégation l'année précédente. L'école constituait une dernière bastille qu'il fallait faire tomber. Elle était immense, solide et très bien défendue. Pourtant, l'arrêt *Mendez vs. Westminster* rendu par la Cour d'appel de Californie

avait interdit la ségrégation des enfants mexicains-américains dans les écoles publiques en 1946. C'était là un formidable encouragement, même si la NAACP savait faire la différence entre les communautés : il serait plus difficile d'arracher aux Blancs une telle décision en faveur des Noirs. La communauté africaine-américaine du Sud des États-Unis hésitait d'ailleurs à s'engager dans ce combat potentiellement dangereux, tant elle était certaine que les Blancs ne se laisseraient pas faire⁴. Les obstacles étaient donc à la fois juridiques et culturels.

La pression montait. À Little Rock, comme ailleurs, les parents n'acceptaient plus que leurs enfants reçoivent une moins bonne éducation que les Blancs. La situation était d'autant plus scandaleuse que les impôts des familles noires étaient utilisés pour financer le système scolaire des Blancs, tandis que les Noirs devaient compter sur la générosité des philanthropes du Nord du pays ou de riches Noirs locaux pour compléter des fonds publics largement insuffisants. Ainsi, deux ans après l'inauguration de Central High School, dont la construction (1,5 million de dollars) avait été intégralement financée par l'impôt local et fédéral, fut ouvert un beau lycée pour les Noirs, Dunbar High School, à quelques centaines de mètres seulement. Bien sûr, il était moins impressionnant que Central. Bien sûr, le chauffage y fonctionnait nettement moins bien. Bien sûr, les salles de classe y étaient plus petites.

Un journal africain-américain nota pourtant à l'époque que « le rêve des gens de couleur de Little Rock était devenu réalité. Bien plus beau, moderne et grand que dans leurs espoirs les plus fous ». Mais sur les 400 000 dollars que coûta l'établissement, la ville ne finança que 30 000 dollars. Le fonds philanthropique Julius Rosenwald en offrit 67 000, et le reste fut financé par des actions locales⁵.

Les débuts d'une longue procédure judiciaire

Le 25 août 1950, Lucinda Todd, la dirigeante de la NAACP dans le Kansas, écrivit au dirigeant national de l'organisation, Walter White, pour lui indiquer sa décision d'attaquer en justice le Conseil d'administration de l'éducation de la ville de Topeka.

Le choix de passer par la justice avait longtemps fait débat au sein de la NAACP. Certains le considéraient comme inutile, ou au moins très prématuré. Mais face aux blocages institutionnels, politiques et culturels, cette voie avait finalement été privilégiée : un grand procès mettrait en lumière les inégalités insupportables dont étaient victimes les enfants africains-américains. Le 28 février 1951 le procès s'ouvrit devant le tribunal fédéral du Kansas. Outre les Brown, treize autres familles noires portèrent plainte. La ville de Topeka se défendit vaillamment, évoquant les trajets de bus gratuits offerts aux enfants noirs et non aux enfants

blancs et les distributions alimentaires destinées uniquement aux premiers. À les entendre, le principe fixé en 1896 – « *separate but equal* » – était absolument respecté. Les plaignants invitèrent alors de nombreux parents noirs à témoigner. Ils évoquèrent les conditions d'étude déplorables, le chauffage défaillant dans les salles de classe, les livres abîmés ou manquants. On fit également venir des psychologues et des psychiatres qui mirent en lumière l'effet catastrophique de la ségrégation raciale sur la confiance en soi des enfants noirs.

Depuis quelques années, les travaux de Kenneth et Mamie Clark faisaient couler beaucoup d'encre⁶. À la fin des années 1940, le couple de psychologues avait mené une expérience qui allait profondément marquer les esprits. Quatre poupées, absolument identiques, à l'exception de la couleur de la peau, furent données à un groupe de jeunes enfants noirs, âgés de trois à sept ans. Tous surent immédiatement distinguer la race des différentes poupées. Puis les psychologues demandèrent aux enfants de choisir la poupée qu'ils préféraient. Une majorité d'enfants indiquèrent une poupée blanche et lui attribuèrent des caractéristiques positives. Les Clark tendirent ensuite aux enfants une feuille sur laquelle la silhouette d'un garçon ou d'une fille était représentée. Avec des crayons, ils devaient les colorier de la même couleur qu'eux. La plupart choisirent une couleur blanche ou jaune, très peu le marron ou le noir. Selon les psychologues, la conclusion du

Table

Ouverture. – Little Rock, mercredi 4 septembre 1957	7
Chapitre 1. – La force du droit	15
Chapitre 2. – La sélection	47
Chapitre 3. – Le destin de Daisy Bates.....	61
Chapitre 4. – Dernier jour de vacances	75
Chapitre 5. – Peur sur Little Rock.....	95
<i>Intermède. – Neuvième rue.....</i>	113
Chapitre 6. – Le passé qui ne passe pas.....	119
Chapitre 7. – Dans la gueule du loup.....	133
Chapitre 8. – Eisenhower <i>vs.</i> Faubus.....	151
Chapitre 9. – Rentrée des classes sous escorte.....	175
Chapitre 10. – « Nous sommes dorénavant un territoire occupé ».....	191
<i>Intermède. – Le corps noir</i>	205
Chapitre 11. – En attendant Noël.....	209
Chapitre 12. – Des nègres et des héros	227

Chapitre 13. – Un combat sans fin	249
Chapitre 14. – <i>Back to school</i>	269
Épilogue.....	293
<i>Post-scriptum</i>	303
Notes.....	311
Bibliographie	327
Remerciements	333